

Que se cache-t-il derrière le mot « Alleluia » ?



MAGAZINE – Huit lettres pour louer le Ressuscité : que se cache-t-il derrière le mot « Alléluia », que l'on entend si souvent qu'on n'y prête plus vraiment attention ?

Le « Regina caeli »

Pour donner toute sa place à l'Alléluia, le Temps pascal invite les chrétiens à réciter, chaque jour jusqu'à la Pentecôte, le *Regina caeli* en lieu et place de l'angélus.

« *Gaude et laetare, Virgo Maria, alleluia. Quia surrexit Dominus vere, alleluia* », dit la prière qui exprime la joie de la Résurrection. « *Réjouis-toi, Vierge Marie, Alléluia, parce que le Seigneur est vraiment ressuscité, Alléluia !* »

Un soir de vigile pascale, une flamme jaillit dans la nuit. D'abord fragile, elle prend de l'ampleur, se propage. Les statues sont découvertes, le Christ a vaincu la mort et les ténèbres. Un chant d'allégresse retentit, s'unissant aux anges pour célébrer la Résurrection. Ce chant avait été tu pendant quarante jours, il résonne avec d'autant plus d'entrain : Alléluia !

Du grec « *Hallelous* », le terme vient de l'hébreu « *Hallel* », traduisez « louez ! », et « Yah » – un rappel du tétragramme YHWH –, c'est-à-dire, le nom de Dieu. Il est un appel à louer Dieu adressé à plusieurs personnes. Cet Alléluia, on l'entend chaque dimanche à la messe, avant la proclamation de l'Évangile. Mais il n'en fut pas toujours ainsi !

À l'origine, il n'était prononcé que le jour de Pâques. Puis, pendant le Temps pascal. C'est **saint Grégoire le Grand**, au VI^e siècle, qui a étendu le chant de l'Alléluia aux dimanches. Aujourd'hui, on

ne le tait plus que pendant le Carême. L'exhortation est trop joyeuse pour être prononcée en ce temps de pénitence, au moins dans la tradition latine. Les orthodoxes, eux, ne l'omettent pas : au contraire, il est encore plus présent lors de la Semaine sainte.

Au Moyen Âge – et encore aujourd'hui, à l'abbaye de Fontgombault, par exemple – il était d'usage de faire « ses adieux » à l'Alléluia. Cette cérémonie avait lieu lors des vêpres précédant **le Mercredi des cendres** ou du dimanche du Septuagésime. Le neuvième dimanche avant Pâques est ainsi nommé parce qu'il précède la Résurrection d'environ soixante-dix jours, en mémoire des soixante-dix ans de captivité du peuple juif à Babylone. Dans la symbolique biblique et liturgique, Babylone, la cité terrestre corrompue, s'oppose à Jérusalem, la cité de Dieu, la patrie de la Résurrection.

L'exil babylonien représente alors le temps des épreuves, des difficultés, de la lutte contre la tentation et le péché. Le temps de Carême, en somme. Cet adieu à l'Alléluia prenait la forme d'un enterrement, comme un adieu à un être cher que l'on quitte pour un temps. Il pouvait s'accompagner du « *Alleluia Dulce Carmen* » (Alléluia, ce doux chant) ou encore du Psaume 136 (137) mettant en scène le peuple juif qui peine d'être en exil et se souvient de sa patrie. La douleur est telle que les chantres n'ont plus le cœur à s'exprimer. « *Aux saules des alentours, nous avons pendu nos harpes* », dit le psalmiste. Les oppresseurs babyloniens les narguent alors : « *Chantez-nous un des chants de Sion !* » Mais le compositeur du psaume a une réponse qui nous aide à comprendre pourquoi le mot est omis pendant le Carême : « *Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ?* » L'absence de l'Alléluia nous rappelle que nous sommes un peuple en exil. Notre patrie est la Jérusalem céleste, où nous serons dans un élan de louange permanent envers le créateur.

On retrouve ce mot qui exprime l'admiration devant Dieu une seule fois dans l'Ancien Testament grec, dans le livre de Tobie. Il est le paroxysme d'une prophétie adressée à la ville sainte, destinée à être la demeure éternelle du Messie, dont même les portes et les demeures crieront : « *Alléluia ! Béni soit le Dieu d'Israël !* » (Tb 13, 17 et 18). C'est également le sens de son usage dans le Nouveau Testament ; rendez-vous dans le livre de l'Apocalypse (Ap 19, 1-6) pour trouver l'acclamation avec, déjà, un emploi liturgique, rattaché aux noces et au repas de l'agneau. Dans la Bible hébraïque, le terme est présent à vingt-quatre reprises dans les psaumes, où il était plutôt une antienne.

Le “Yah” de Yahvé

L'Alléluia n'est pas qu'un mot, il est aussi une louange chantée. « *Bien chanter pour Dieu, c'est comprendre qu'on ne peut pas expliquer par des paroles ce que l'on chante dans son cœur*, expliquait saint Augustin. *Et à qui cela convient-il mieux qu'au Dieu inexprimable ? Il est inexprimable, en effet, celui que tu ne peux traduire dans le langage.* »

« *Enfin, le mot Alléluia reste vague, on le traduit sans le traduire vraiment. Il reste la joie !* », explique le maître de chœur de l'abbaye de Fontgombault. Une joie qui s'exprime jusqu'au bout de la

syllabe : le grégorien en témoigne. Notre maître de chœur nous explique : « *L'Alléluia grégorien développe de longues vocalises sur le "a". C'est le "jubilius". Le "a" correspond au "Yah" de Yahvé. Ainsi le grégorien s'étend longuement sur le nom de Dieu.* » Sachant cela, nous n'écouterons plus la schola monastique de la même manière.

Mais le moine le rappelle : dans les chants grégoriens, tous les Alléluia ne sont pas joyeux. « *Pour certains, la mélodie est plus grave. Cela dépend du verset qui suit l'Alléluia.* » Comme la nuance qui suit le verset de saint Luc : « *Il fallait que le Christ souffrît et ressuscite des morts pour entrer dans sa gloire* » (Lc 24, 26).

En tout cas, l'Alléluia nous renvoie au cœur de notre foi. Il tourne nos regards vers Dieu et nous rappelle que nous sommes ici-bas « *comme des étrangers résidents ou de passage* » (2 P 2,11), que nous sommes « *une descendance choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple destiné au salut* » (1 P 2,9) qui a pour patrie le Ciel.

Comme le dit saint Jean-Paul II : « *Nous sommes un peuple pascal et l'Alléluia est notre hymne.* »

Le cri des premiers disciples

« Le chant de l'Alléluia résonne de nouveau après les jours du Carême. Durant le Temps pascal, cette invitation à la louange passe de bouche en bouche, de cœur en cœur. Il retentit à partir d'un événement absolument nouveau : la mort et la résurrection du Christ. L'Alléluia est né dans les cœurs des premiers disciples de Jésus, hommes et femmes, en ce matin de Pâques, à Jérusalem... Il nous semble presque entendre leurs voix : celle de Marie Madeleine, qui, la première, vit le Seigneur ressuscité dans le jardin près du Calvaire ; les voix des femmes, qui Le rencontrèrent alors qu'elles couraient, apeurées mais heureuses, pour donner la nouvelle de la tombe vide aux disciples ; les voix des deux disciples, qui s'étaient mis en marche vers Emmaüs avec le visage triste et qui retournèrent le soir à Jérusalem remplis de joie [...] ; les voix des onze Apôtres, qui, ce même soir, Le virent apparaître au milieu d'eux dans le cénacle, montrer les blessures des clous et de la lance et leur dire : « *Que la paix soit avec vous !* » Cette expérience a inscrit une fois pour toutes l'Alléluia dans le cœur de l'Église ! Et dans notre cœur [...].

Chers frères et sœurs, laissons l'Alléluia pascal s'imprimer profondément aussi en nous, afin qu'il ne soit pas seulement un mot dans certaines circonstances extérieures, mais qu'il soit l'expression de notre vie même : l'existence de personnes qui invitent chacun à louer le Seigneur et le font avec leur comportement de « *ressuscités* ». »

Prière du *Regina cæli*, lundi de Pâques, 24 mars 2008.

Benoît XVI